L'épaisseur du langage et la linéarité de l'énoncé : vers un modèle énonciatif de production

Stéphane Robert

▶ **To cite this version:**

Stéphane Robert. L'épaisseur du langage et la linéarité de l'énoncé : vers un modèle énonciatif de production. Aboubakar Ouattara. Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs -Théories et application, Ophrys, pp.255-274, 2003, HDL. hal-00022415

HAL Id: hal-00022415
https://hal.science/hal-00022415

Submitted on 7 Apr 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2003, in Aboubakar Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs - Théories et applications*, Paris/Gap : Ophrys, 255-274.

Stéphane ROBERT
LLACAN, CNRS - Université Paris 7

L'EPAISSEUR DU LANGAGE ET LA LINEARITE DE L'ENONCE:
VERS UN MODELE ENONCIATIF DE PRODUCTION

Introduction

Le privilège accordé au point de vue de la production ou de l'interprétation dans l'activité de langage a donné naissance à des théories linguistiques qui divergent généralement par leurs méthodes d'investigation (méthode hypothético-déductive *vs* méthode inductive) et par la nature des données étudiées (ensemble de phrases possibles *vs* énoncés réels en contexte), de sorte que si ces approches peuvent paraître théoriquement complémentaires, dans la pratique, elles s'ignorent largement mutuellement et semblent ne pas porter sur le même objet. Ces divergences reposent plus profondément sur le statut accordé aux représentations langagières et sur des conceptions différentes des rapports entre langage et pensée. Celles-ci conditionnent à leur tour les méthodes de travail sur le langage autant que la nature de l'objet étudié. L'enjeu central dans ces débats sur les rapports entre langage et pensée concerne directement la linguistique puisqu'il touche de manière centrale à la question de la construction du sens.

Le courant de la Grammaire Générative et les psycholinguistes qui ont utilisé celle-ci comme cadre de travail ont eu le mérite d'expliciter clairement cette articulation. Dans cette conception, langage et pensée sont dans un rapport d'isomorphisme plus ou moins adéquat, de sorte qu'ils sont en gros ramenables l'un à l'autre, tout en présentant un certain écart mal défini; c'est dans cet écart que viennent se loger à la fois la problématique de la diversité des langues et ce qui est conçu comme une défaillance générale spécifique du langage, à savoir l'ambiguïté[1]: on parle alors de langage de la pensée[2], la pensée étant essentiellement conçue en termes

[1] Voir notamment Pinker 1994.
[2] Fodor 1975, Pinker 1994.

propositionnels et le langage comme un avatar défaillant, régulé par différents modules de computation. Or s'il y a plus ou moins adéquation entre langage et pensée, du même coup, il ne doit pas non plus y avoir de dissymétries entre production et interprétation, l'activité de langage devenant un processus réversible.

A l'inverse, les théories qui travaillent en reconnaissance plutôt qu'en production, comme la théorie de l'énonciation, se sont plus ou moins interdit de remonter jusqu'au niveau de la pensée ou de l'activité mentale, tout en concevant de plus en plus explicitement l'activité de langage comme une construction dynamique nécessitant un ajustement intersubjectif et, de ce fait, sujette au ratage pour des raisons structurelles: l'ambiguïté et son corollaire du point de vue de la communication, le quiproquo, sont ici conçus comme des contreparties de la puissance référentielle propre au langage; ils résultent d'une optimisation du système et non d'une défaillance. L'écart possible entre l'intention du locuteur et l'interprétation de l'interlocuteur est alors essentiel, car inhérent à l'activité de langage, mais par prudence méthodologique, c'est d'abord du côté de l'interprétation que se placent les analyses linguistiques. Telles quelles donc, ces différentes théories, malgré tous leurs apports, ne permettent pas de formuler les liens et les différences entre production et interprétation dans l'activité de langage.

Partant d'une réflexion sur les propriétés structurelles spécifiques du langage et de l'apport de la théorie de l'énonciation, on proposera ici une nouvelle formulation des rapports entre pensée et langage en termes de projection et de réduction dimensionnelle, et l'on essaiera de montrer que les dissymétries observées entre interprétation et production peuvent s'expliquer par ces rapports particuliers entre langage et pensée qui font de la verbalisation un processus non réversible.

Le modèle proposé fait intervenir à la fois des mécanismes spécifiquement linguistiques (processus de linéarisation, rapports complexes entre parties et tout dans la construction du sens, séquentialité des formes et non linéarité des effets de sens) et des concepts tels que " l'épaisseur du langage ", l'intentionnalité ou les " attracteurs de sens " qui sont à l'interface entre langage et pensée et permettent de prendre en compte la multimodalité de la représentation et l'articulation du linguistique et du non-linguistique dans la construction des représentations. On observera ensuite la pertinence des outils proposés sur l'étude de différents exemples linguistiques faisant intervenir tout particulièrement des phénomènes d'ambiguïté, de stratification du sens ou de rupture interprétative.

1. De la pensée au langage: projection et réduction dimensionnelle

Malgré son nom, la théorie de l'énonciation est moins un modèle de production qu'une théorie posant l'existence d'un niveau supérieur d'organisation linguistique et de construction du sens: le niveau de l'énoncé. Du point de vue structurel, le niveau de l'énonciation apparaît comme le niveau ultime qui coiffe l'ensemble des différents niveaux d'organisation (niveaux phonologique, morphologique, syntaxique *et* énonciatif) et les domine; il possède ses propres règles d'organisation. Du point de vue de l'interprétation, en revanche, c'est le niveau premier puisque l'énoncé constitue l'unité linguistique de base du point de vue phénoménal: les mots n'apparaissent jamais seuls mais toujours pris dans un énoncé. C'est pourquoi, la méthode d'analyse est d'abord inductive: elle part des énoncés et de la valeur en contexte des marqueurs linguistiques. Or la prise en compte de ce niveau supérieur d'organisation qu'est le sens de l'énoncé jette un éclairage nouveau à la question des rapports entre langage et pensée et au principe qui organise la *production*.

1.1. Le sens intenté

En effet, comme le soulignait déjà Benveniste, rejoignant ici Greimas:

> [...] le "sens" de la phrase est dans la *totalité de l'idée* perçue par une compréhension globale; la "forme" est obtenue par la dissociation analytique de l'énoncé poursuivie jusqu'aux unités sémantiques, les mots.[3]

La remarque de Benveniste met tout d'abord en lumière l'existence de ce niveau supérieur d'organisation sémantique. Mais elle souligne, de plus, le fait que, du point de vue de *l'activité* du locuteur, ce qui est premier c'est la *totalité* de l'idée à partir de laquelle s'opère le processus de verbalisation.

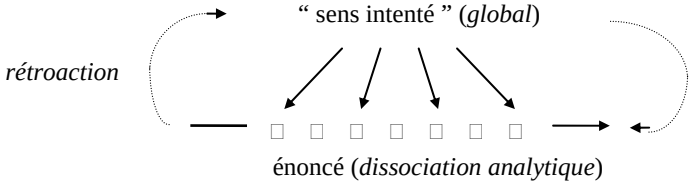
Si le sens de l'énoncé est un produit final que reconstruit l'interprétant à partir des composants linguistiques, à l'inverse, la construction de l'énoncé doit être guidée par un principe organisateur qui préside au choix des composants et donc par une intention de faire sens qui précède la succession des éléments de l'énoncé. A la base de ce qui est dit, il y a un choix qui est lié à ce que l'on *veut* dire:

---

[3] Benveniste, [1966] 1974: 228 ; Greimas, 1966.

> Il ne s'agit plus, cette fois, du signifié du signe, mais de ce que l'on peut appeler l'intenté, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée.[4]

Je pense que pour comprendre le fonctionnement des langues, il est important d'introduire ce niveau de l'intentionnalité où se construit un " vouloir dire ", un " sens intenté ". Ce sens intenté, qui n'est d'ailleurs pas nécessairement conscient et transparent pour le locuteur, constitue le principe qui va organiser la structuration de l'énoncé autour d'un sens à construire[5]. Il fonctionne donc comme un repère pour la production et permet à la fois la structuration de l'énoncé, ses reformulations et ses éventuelles traductions dans d'autres langues. Quelle qu'en soit la nature, on peut considérer qu'il s'agit d'un tout, d'une globalité d'où part le locuteur et qui guide son énonciation comme une visée. Du point de vue de l'activité du locuteur, ce qui est premier, c'est donc la *totalité* de " l'idée " à partir de laquelle s'opère le processus de verbalisation. Dès lors, la verbalisation apparaît comme un processus analytique de décomposition d'une pensée globale en unités discrètes (les morphèmes). Ces unités rentrent certes dans des structures complexes mais elles ont pour caractéristique formelle d'être discrètes et enchaînées séquentiellement. Ce que l'on peut schématiser ainsi:



Or si le sens intenté est vraisemblablement pris lui aussi dans la dynamique du temps (il évolue certainement, se déploie, se module au cours de l'énonciation), il n'est ni constitué d'unités discrètes, ni structuré de manière linéaire ou séquentielle: il fonctionne comme un tout, qui peut être complexe, mais qui est global. En production, on part donc d'une pensée globale (le " vouloir dire " ou le " sens intenté ") pour aboutir à une structure analytique, à la fois discrète, séquentielle et linéaire.

Mais les unités de la langue ne sont pas des unités de pensée (*un chien* n'est pas une " pensée " à propos du chien), ce sont des déclencheurs de représentations qui rentrent dans un tissu représentationnel complexe sur

---

[4] *Ibid.*: 225.

[5] C'est dans cette acception particulière de " visée de sens guidant la verbalisation " qu'est ici introduite la notion d'intentionnalité, largement développée par ailleurs en philosophie.

lequel nous reviendrons (cf ci-dessous 2). Les unités du langage ne constituent donc pas des atomes de pensée qui se combineraient en une molécule pour construire une pensée, elles sont des outils pour l'expression verbale d'une pensée. Entre les unités de la langue et la pensée, et plus encore, entre la pensée et l'énoncé, il y a certainement des relations intimes mais aussi une différence de nature et de statut. De ce point de vue, je pense qu'il est éclairant de comparer langage et pensée en termes de dimensions. Si le langage est linéaire et donc unidimensionnel[6], l'ensemble des représentations qui sous-tendent l'activité de langage constitue au contraire un espace multidimensionnel, organisé de manière complexe en différents réseaux de relations.

Plus précisément, il me semble qu'au niveau qui nous intéresse ici, on peut distinguer sous le terme trop vague de " pensée ", entre d'un côté l'ensemble des représentations mentales du sujet (l'état de ses connaissances et de ses dispositions psychologiques) qui constitue un espace multidimensionnel; et de l'autre, une intention de faire sens qui émerge à moment donné et construit un " vouloir dire " qui va présider au processus dynamique de verbalisation. Ce vouloir dire se greffe sur l'ensemble des représentations mentales et les organise de manière dynamique en une activité mentale; il a pour propriété de fonctionner comme un tout, une globalité structurante. Car on ne parle pas pour émettre des sons ou prononcer des mots, on parle pour exprimer quelque chose (qui peut être complexe mais a sa propre unité) et effectuer un *acte* de langage.

Dans la verbalisation, il n'y a donc pas seulement " traduction " ou transposition mais conversion (changement de nature) et réduction dimensionnelle, d'un espace multidimensionnel à l'espace linéaire de l'énoncé. C'est dans cette conversion que se situe ce que D. Slobin[7] a appelé le " thinking for speaking ", que j'essaierai d'expliciter ici. Cet espace multidimensionnel est alors organisé par un vouloir dire qui fonctionne comme une puissance structurante globale présidant au processus analytique de discrétisation et de linéarisation.

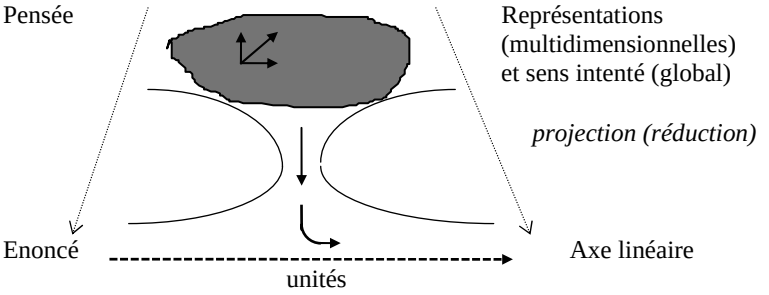
---

[6] En effet, même s'il comporte une dimension mélodique ou suprasegmentale qui se combine au timbre des sons et joue un rôle dans la structuration des énoncés, le langage se présente néanmoins dans l'énoncé sous la forme d'une *chaîne* d'unités. On peut certes faire entendre plusieurs mots ou sens en même temps (voir le jeu de mots), mais on ne peut les articuler simultanément comme dans un accord musical.

[7] Slobin, 1996.

1.2. La verbalisation: projection et réduction dimensionnelle

C'est pourquoi je propose de considérer la verbalisation comme la projection sur un axe linéaire (celui de l'énoncé), d'une pensée globale qui est guidée par une intention de faire sens. Cette projection implique à la fois une *linéarisation* (réduction dimensionnelle), une *discrétisation* (en unités linguistiques) et une *séquentialisation* (en une chaîne parlée):



La verbalisation suppose donc de faire passer la pensée par un code particulier qui constitue un goulet d'étranglement parce qu'il se présente de manière linéaire et séquentielle, alors que la pensée est multidimensionnelle et globale. Ce double changement suppose une conversion, des distorsions souvent vécues par celui qui parle comme douloureuses, avec pertes et déformations: mon énoncé en dit moins que ce que je veux dire. Il constitue à la fois le problème essentiel de la communication verbale et, à mon avis, l'une des grandes difficultés de l'analyse linguistique. De la pensée aux mots, il y a donc changement de nature et passage d'un type de structures (les représentations mentales, l'intentionnalité) à un autre (les structures du langage). Du même coup, il peut y avoir un décalage entre le sens intenté et le sens produit par l'énoncé, entre ce que veut dire le locuteur et ce que dit son énoncé.

Le sens intenté est le principe qui guide cette projection. Il agit comme une puissance de structuration (un opérateur et un repère) qui s'articule de manière variable à la structuration syntaxique de l'énoncé. Cette intention globale de signifier recouvre vraisemblablement des énoncés de dimension extrêmement variable qui vont par exemple du " *non* " à tout un développement pour dire qu'on n'est pas d'accord[8]. Cette portée de l'intention signifiante doit définir des blocs de sens à l'intérieur de l'énoncé et régir des articulations entre les énoncés, même lorsque celles-ci ne sont pas explicites, comme par exemple dans le dialogue ou dans la parataxe. De

[8] En vertu de " l'élasticité du discours " définie par Greimas (1966).

fait, en tant que linguistes, nous n'avons pas d'accès direct au niveau de l'intentionnalité mais différents phénomènes de structuration (ou au contraire de déstructuration) du discours, nous permettent d'en reconstituer la trace. Ainsi, l'existence de ce sens intenté et de son rôle structurant sont induits par la reconstruction que fait un auditeur d'un énoncé tronqué ou bancal. Elle est visible également, *a contrario*, dans certaines formes de pathologie du langage. En effet, comme le montrent les exemples rappelés par Marina Yaguello[9], les cas de glossolalies se distinguent de la forgerie poétique et des distorsions que certains écrivains, comme Queneau, font subir à la langue, en ce que les premiers apparaissent comme dépourvus d'intentionnalité; ils sont alors ininterprétables car déstructurés. De même, les recherches actuelles en psychiatrie tendent à prouver que les troubles du langage des schizophrènes proviennent d'un trouble dans le traitement des intentions qui entraîne un trouble de la planification et de la structuration du discours et rend celui-ci incompréhensible quoique syntaxiquement correct[10].

Enfin, on a besoin de ce niveau supérieur d'organisation du sens pour expliquer la possibilité de construire des reformulations et des paraphrases à l'intérieur d'une langue, ainsi que des équivalences entre énoncés de langue à langue. On le sait, les traductions ne se font presque jamais terme à terme. Pour que puisse s'établir une *équivalence* entre deux énoncés composés de parties et de structures différentes, comme dans les énoncés français et chinois ci-dessous, il faut bien qu'existe un *niveau supérieur* d'organisation sémantique et d'interprétation:

Niveau supérieur du sens: *Equivalence*
Niveau des énoncés: (A+B) ↙ ↘ (X+Y+Z)
Ni hao ? <toi bien ?> *Comment ça va* ?

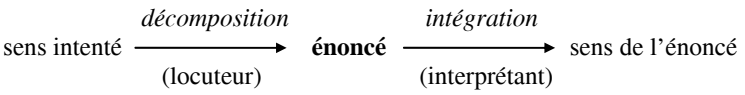
1.3. Les parties et le tout

Ce modèle suggère qu'il n'y a pas d'isomorphisme entre la pensée et le langage, ni au niveau des unités de la langue qui ne renvoient pas à un monde prédécoupé de manière régulière, ni au niveau du sens global de l'énoncé qui ne coïncide pas directement avec une unité de pensée. Entre la pensée et l'énoncé, il y a toute la dimension d'une construction qui passe par l'actualisation de ce " vouloir dire " et sa *(dé)construction analytique* qui peut être variable. Cette construction suppose un ajustement interprétatif et donc des distorsions possibles à la fois entre le sens intenté (par le locuteur)

[9] Yaguello, 1981: 145.
[10] Pachoud, 1997.

et son énoncé, et entre l'énoncé produit et le sens (re)construit par l'interlocuteur.

On notera que dans ce modèle, d'emblée, verbalisation (production) et interprétation sont deux processus non symétriques. Dans le premier cas, le locuteur part d'un espace multidimensionnel (la pensée) et organisé par un principe globalisant (le sens intenté) pour aboutir à un espace formellement linéaire et analytique. A l'inverse, dans le second cas, la compréhension de la parole implique d'intégrer les parties en un tout qui constitue le sens du message. Ce qui suppose d'opérer, pour reprendre les termes de Luria[11], une synthèse qui est *la transposition d'un fait séquentiel en une structure synchrone*. La compréhension apparaît donc comme un processus complexe, celui d'une reconstruction plus ou moins adéquate entre la pensée globale et multidimensionnelle du locuteur et l'objet mental global que l'interlocuteur doit construire à partir du message verbal, qui est, lui, linéaire et analytique. Verbalisation et interprétation d'un énoncé deviennent alors deux processus dynamiques non symétriques, soumis aux écarts et aux ratages.



Or la réduction dimensionnelle qu'impose la verbalisation ne consiste pas en une simple décomposition car les unités véhiculent d'autres choses que ce qui est dans le sens intenté. Les mots sont en effet des déclencheurs de représentations complexes. Leur combinaison en un énoncé est un processus dont le produit n'est pas nécessairement stable, car les mots et les constructions syntaxiques sont la plupart du temps polysémiques. Ainsi, en recombinant les unités, on n'arrive pas nécessairement au sens intenté: mes paroles peuvent trahir ma pensée et mon interlocuteur peut y entendre d'autres choses que ce que j'ai voulu dire: mon énoncé ne dit pas seulement moins que ce que je veux dire, il en dit aussi plus que ce que je veux dire. La verbalisation est ainsi un mécanisme non réversible; elle n'est pas une traduction d'un " langage de la pensée " en une langue naturelle, mais un processus analytique particulier aboutissant à un *produit* nouveau et qui a vraisemblablement un effet en retour sur la pensée.

L'étude du fonctionnement des langues révèle, de plus, un phénomène fondamental qui contribue à la complexité des processus interprétatifs: si le langage est caractérisé structurellement par la séquentialité des formes, les énoncés sont marqués par une *non linéarité des effets de sens*. C'est là l'une propriété fondamentale du langage qui est au cœur de la théorie de l'énonciation: le sens du tout que constitue l'énoncé n'est pas le produit de

[11] cité par Jakobson, 1973: 110.

la simple addition du sens des parties qui le compose. Pour ne prendre qu'un exemple, en raison des propriétés sémantiques de l'antéposition de l'adjectif en français, *un bel idiot* n'est pas un idiot qui serait beau de surcroît, c'est un individu particulièrement idiot.

La grande difficulté de l'analyse linguistique tient, me semble-t-il, dans cette caractéristique structurelle du langage qui est d'articuler de manière séquentielle dans la construction du sens global de l'énoncé, des mots qui eux-mêmes sont porteurs de sens, sans que pour autant le sens du tout ne se réduise à l'addition du sens des parties qui le composent. Formellement, les morphèmes sont des unités qui s'additionnent pour composer l'énoncé, mais sémantiquement, les mots ne sont pas des unités de pensée qui s'additionnent pour composer le sens de l'énoncé. En outre, l'énoncé n'est pas la simple expression verbale d'une pensée; c'est fondamentalement un acte de langage (l'acte de langage fait partie du sens de l'énoncé), ce qui contribue à rendre le processus de verbalisation non réversible. La non réversibilité du discours tient ainsi à la fois à son inscription dans le temps, à la combinatoire instable du sens des unités et à l'acte de langage effectué par l'énoncé: ce qui est dit est définitivement dit, on ne peut revenir en arrière. Cette interaction complexe entre les deux niveaux de sens (le sens des unités et le sens de l'énoncé) constitue un processus dynamique qui se poursuit pendant toute la durée de l'énonciation. C'est précisément parce que la construction du sens de l'énoncé n'est pas additionnelle que la réduction dimensionnelle de la pensée au langage (et sa reconversion dans l'interprétation du sens de l'énoncé) est possible. Ce qui rend cette construction non additionnelle, c'est, d'une part, le fait que les mots sont eux-mêmes porteurs de sens et rentrent dans une *épaisseur représentationnelle* qui constitue une troisième dimension du langage; d'autre part certaines propriétés structurelles de l'énoncé qui rendent les *effets de sens non linéaires*.

2. A l'interface entre langage et pensée: l'épaisseur du langage

Les mots ne sont pas des concepts; ce sont des " déclencheurs de représentations " qui rentrent dans un réseau complexe de relations présentant des propriétés structurelles et fonctionnelles spécifiques. Les mots sont reliés à la fois par des relations de forme (homonymie, paronymie, dérivation) et de sens (synonymie, champs sémantiques, scénarios communs...); mais diverses relations se nouent également à l'intérieur du sens des mots (polysémie, connotations), et plus largement, entre la signification linguistique et l'expérience. Cet ensemble de relations

entre les représentations associées aux mots constitue un tissu représentationnel complexe qui est à l'interface entre le langage, la pensée et l'expérience; c'est un lieu où le linguistique s'articule à du non-linguistique et que j'ai appelé " l'épaisseur du langage "[12]. La réalité cognitive de ce réseau de relations à la fois formelles, sémantiques et expériencielles, est visible notamment dans les quiproquos, dans les divers types de lapsus et leurs mécanismes d'apparition[13], ainsi que dans les jeux de mots et, plus généralement, dans les enchaînements discursifs (jusqu'au " coq-à-l'âne ") et les effets de sens complexe des énoncés (*cf* 3).

En effet, tout mot est d'abord un chemin d'accès à une ou généralement plusieurs valeurs référentielles; la polysémie généralisée n'est pas une défaillance des langues, c'est au contraire est un moyen d'optimisation du système qui permet, par un nombre limité d'éléments, d'accéder à un maximum de représentations. Ainsi, par exemple, *un bleu* en français peut désigner un hématome, un fromage, une tenue de travail aussi bien qu'une jeune recrue, entités qui, à un titre ou un autre, présentent toutes de manière typique la propriété d'être bleues[14]. L'unité linguistique donne ainsi accès à un réseau de valeurs référentielles qui sont reliées entre elles. Ce réseau de relations est structuré de manière complexe, pluridimensionnelle, car les relations paradigmatiques entres mots ou entre syntagmes contribuent sans aucun doute à la construction de valeurs de sens diverses et à l'établissement de relations multiples entre les mots et les divers sens des mots. L'histoire a vu ainsi émerger différents paradigmes où les termes de couleur prenaient un sens politique: *un blanc* (un royaliste), *un bleu* (un républicain), *un rouge* (un communiste), *un vert* (un écologiste)... C'est alors vraisemblablement dans l'opposition paradigmatique que le terme prend sa valeur référentielle nouvelle. Il en va de même pour *un petit blanc* et *un petit rouge*, dérivations métonymiques référant, cette fois, au vin.

Mais le sens d'un mot ne se réduit pas à ses différentes valeurs référentielles. Comme l'ont montré divers linguistes[15], la signification d'un terme est une architecture complexe qui comprend à la fois un arrière-plan, ce qu'on appelle le " fond " (Vandeloise) ou " ground " (Talmy) ou encore la " base " (Langacker), et une sous-structure saillante dans cet arrière-plan, la " cible ", " figure " ou " profil " (*ibid*.). La " figure " représente l'élément désigné et le " fond ", l'arrière-plan dans lequel s'insère l'élément désigné. Ainsi, par exemple, le terme *grand-mère* désigne un élément particulier (figure) à l'intérieur d'une structure de relations de parenté (fond). La figure et le fond n'ont pas le même statut mais constituent ensemble la

[12] Robert, 1997 et, pour une présentation plus détaillée, Robert, sous presse.

[13] Voir notamment l'étude typologique de Arnaud 1997.

[14] Corbin & Temple, 1994.

[15] Notamment, Talmy (1978), Vandeloise (1986), et surtout Langacker (1987).

signification d'un terme: c'est grâce à l'arrière-plan des relations de parentés que le terme *grand-mère* acquiert sa valeur référentielle spécifique. Cet arrière-plan représentationnel peut être extrêmement riche et comporter des points de vue ou même de véritables scénarios renvoyant à des *pratiques* culturelles variées, comme l'ont montré Lafont (d'où la notion de " praxème ") ou Fillmore[16] à propos des termes *coast* et *shore* ou des verbes *to buy* et *to sell*. Ces scénarios, encodés dans le sémantisme des termes, permettent de capter des pans de connaissance encyclopédique pertinents pour le fonctionnement des langues[17].

Il convient également d'ajouter à ces composants de la signification d'un terme, les diverses connotations qui lui sont associées. Celles-ci sont très variables (voir notamment les variations connotatives attachées aux termes *bourgeois* ou *libéral* selon les époques, les contextes ou les individus) et jouent un rôle important dans le sens d'un énoncé. En effet, le choix des mots en fonction de leurs connotations a généralement une fonction intersubjective, le phénomène est bien connu. Les connotations servent ainsi à marquer un jugement du locuteur par rapport à l'objet désigné (on opposera par exemple *un tacot* et *une voiture*, *le travail* et *le turbin*) ou le choix d'un registre de langage destiné à signaler un rôle social (qui peut être momentané) assumé par le locuteur. Ce choix vise, le plus souvent, à établir une connivence ou une distance entre le locuteur et son interlocuteur, en signalant leur appartenance à des groupes sociaux identiques ou, au contraire, différents: on comparera, par exemple, les emplois de *gronder*, *tancer* et *engueuler* ou encore de *policier, poulet, flic* ou *keuf*. La langue véhicule, en outre, des connotations plus ou moins incontrôlées, liées à des représentations culturelles plus générales. Ainsi, *la pluie* évoquera plutôt des valeurs négatives pour un parisien: la routine, la grisaille et la période où il travaille, par opposition à celle des vacances où il va chercher le soleil dans le sud. Au contraire, pour un sénégalais, le terme évoquera la fin de la sécheresse, l'eau salvatrice, la saison attendue, " la pluie des mangues " qui fait pousser ces fruits...

L'épaisseur du langage dépasse, en effet, les relations conventionnalisées par la langue. A celles-ci s'ajoutent également des relations de nature variable, construites par l'expérience à la fois sociale et individuelle de chacun qui génère des associations diverses de représentations. Le mot *pendule*, par exemple, est pris dans tout un tissu d'associations hétéroclites en partie intersubjectives mais aussi en partie strictement personnelles: il évoque pour moi à la fois deux objets prototypiques (*un pendule* et *une pendule*), reliés entre eux par leur mouvement caractéristique, associés chacun à des scénarios différents (un sourcier d'un côté, un salon bourgeois de l'autre), mais aussi le pendule de

[16] Lafont, 1978; Fillmore, 1982.
[17] Langacker 1987.

Foucault dont les journaux ont parlé récemment et le Panthéon où il est exposé, le pendule du professeur Tournesol dans Tintin, *Le trésor de Rakham le Rouge* et la couverture de ce livre, mais aussi la pendule qui m'empêchait de dormir autrefois et la maison dans les Charentes où j'ai passé des vacances, la chanson de Jacques Brel *Les vieux* qui évoque son bruit monotone et implacable, les relations entre le rythme du son et celui du temps qui passe... Les mots sont aussi de puissantes " madeleines " et l'épaisseur du langage, un formidable générateur d'associations et de correspondances qui fait de la langue un système ouvert.

Ces déclencheurs de représentations que sont les mots sont ainsi pris dans un réseau pluridimensionnel de relations, internes et externes à la langue, sémantiques et formelles. Ce tissu de relations et d'associations, cette épaisseur représente une troisième dimension du langage, entre syntagme et paradigme. Or cette dimension en épaisseur, constitutive du langage, constitue également une propriété fonctionnelle. Comme nous le verrons, elle joue un rôle important dans la construction du sens de l'énoncé. Elle contribue à la puissance référentielle du langage mais représente aussi un " danger " qui menace la communication, celui d'une importation subreptice de représentations et de propriétés par inférence et par association.

3. La construction du sens dans l'énoncé

La réduction dimensionnelle imposée par la verbalisation se trouve ainsi conditionnée par deux facteurs contraires: d'un côté, la surcharge sémantique potentielle des unités liée à l'épaisseur du langage, de l'autre, la sous-détermination initiale de l'énoncé: énoncer, c'est, en effet, éliminer de l'indétermination pour construire un espace référentiel commun aux interlocuteurs. La construction du sens dans l'énoncé est marquée par différents processus non linéaires, propres à l'énonciation, qui vont permettre la spécification progressive du sens de l'énoncé et la stabilisation du sens des unités. On se contentera ici d'en évoquer les principaux mécanismes[18] (3.1.) et de montrer que l'articulation particulière de la linéarité de l'énoncé avec l'épaisseur du langage permet, toutefois, divers phénomènes de stratification du sens dont le locuteur est tour à tour, l'artisan ou la victime (3.2.).

[18] Pour une présentation plus détaillée, voir Robert 1997 et sous presse.

3.1. Le frayage du sens dans l'épaisseur: repères, attracteurs de sens et isotopies sémantiques

Comme l'a montré A. Culioli[19], la construction de sens de l'énoncé procède de toute une série de mises en relation que l'on peut décrire par un mécanisme fondamental: le " repérage ". Le repérage est une opération élémentaire et dissymétrique de mise en relation de deux éléments, par laquelle un élément (le repère) est pris comme point d'ancrage pour la localisation (abstraite) d'un autre (le repéré). Cette opération, qui sert à construire la détermination, intervient à différents niveaux structurels et se joue entre des éléments de nature variée: relation entre notions (par l'intermédiaire du lexique), entre termes d'une relation prédicative, entre relations prédicatives, entre thème et rhème, mais aussi mise en relation d'une occurrence avec le " type " notionnel ou le prototype, repérage d'un énoncé avec un contexte, d'une relation prédicative par rapport au sujet énonciateur et au moment de l'énonciation...

Sans rentrer plus avant dans le détail du système des repérages, on posera que les différents repères intervenant dans l'énonciation fonctionnent comme des " attracteurs de sens " qui vont orienter l'interprétation de la valeur des termes. Toutes les valeurs d'un terme ne sont donc pas présentes dans l'énonciation. L'épaisseur représentationnelle dans laquelle rentrent les mots est traversée par différents pôles de référence qui fonctionnent comme des attracteurs interprétatifs activant certaines valeurs des termes et produisant ainsi un frayage du sens. Le prototype est l'un de ces repères, mais il est vraisemblable qu'il ne fonctionne comme attracteur principal que hors contexte, car dès qu'un terme est pris dans une construction linguistique celle-ci agit sur lui; ainsi, le terme *tuyau* dans *filer un tuyau* a peu de chance d'être compris dans son sens propre (" tube ") plutôt que dans son sens figuré (" information "). Les individus ont aussi des attracteurs de sens personnels: hors contexte, un pianiste tendra à interpréter le mot *clef* dans sa valeur musicale, peu probable, au contraire, pour un serrurier. Si la communication reste néanmoins possible, c'est parce que, sauf situation psychologique particulière faisant interférer des attracteurs individuels (préoccupation, fatigue, obsession...), les repères contextuels priment sur tous les autres.

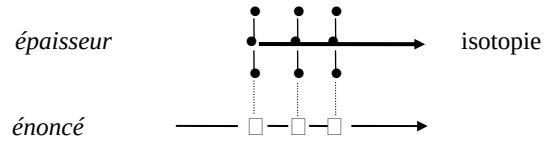
La situation d'énonciation (au sens large de contexte verbal et situationnel) apparaît comme le repère fondamental et le premier facteur de spécification du sens des unités auxquelles elle sert de point d'ancrage, non seulement du point de vue des repérages déictiques, mais aussi du point de vue sémantique. Ainsi, selon que vous êtes chez le boulanger ou le luthier, le terme de *flûte* sera *a priori* raccroché au domaine sémantique construit

[19] Culioli, 1990 et 1999, en particulier, 1999a: 97 sqq.

par la situation où vous vous trouvez et référera de ce fait soit à une baguette de pain, soit à un instrument de musique. La situation d'énonciation fonctionne donc comme " l'attracteur de sens " par défaut: elle induit un domaine de référence auquel les termes utilisés tendront à être rattachés. Ce domaine de référence constitue l'arrière-plan, le fond sur lequel est profilée la figure définie par la signification du terme, figure et fond constituant ensemble le sens contextuel de l'unité.

A partir du repère cardinal de l'énonciation, différentes mises en relation vont se construire à l'intérieur de l'énoncé, qui vont également contribuer à la spécification de la valeur des termes et à la construction progressive du sens de l'énoncé. Celles-ci mettent en jeu tous les éléments, contextuels, lexicaux, grammaticaux, qui interagissent en permanence au cours de l'énonciation. Sans reprendre le détail de ces phénomènes complexes mais connus, on rappellera d'abord que ces mises en relation ne constituent pas un simple filtrage parmi les valeurs possibles d'une unité mais qu'elles produisent un véritable " travail " sur le sens des termes qui se construit par une interaction. Ainsi, dans *une main farineuse* et dans *une poire farineuse*, l'adjectif réfère toujours au fait que l'objet en question présente à un moment donné certaines qualités liées à la farine (c'est sa signification), mais son sens varie notablement puisqu'il désigne un élément qui dans un cas est couvert de farine et, dans l'autre, a la texture de la farine[20]. Or cette spécification de la valeur de *farineux* n'est pas prévisible en dehors de la mise en relation de l'adjectif avec les noms particuliers qu'il détermine.

Comme l'ont montré Greimas et, à sa suite, notamment Rastier, l'interaction entre les termes d'un énoncé est, d'autre part, régulée par un mécanisme fondamental " d'isotopie sémantique "[21] qui consiste à rattacher le sens d'un terme à l'univers sémantique de celui qui précède pour construire un fil conducteur interprétatif. Si l'on parle d'*un ordinateur qui n'a pas de souris mais différentes polices intégrées*, une isotopie orientera l'interprétation des termes " souris " et " police " vers leurs sens les moins courants mais les plus congruents avec le champ sémantique créé par " l'ordinateur ". Le mécanisme d'isotopie contribue ainsi à frayer un chemin dans l'épaisseur:



[20] Corbin et Temple, 1994.

[21] Le concept est de Greimas (1966: 96). Par la suite, il a été retravaillé par divers linguistes. Pour une analyse détaillée des différents types d'isotopies voir notamment Rastier (1987: 87-141).

Les différents repérages et les isotopies créent des vecteurs d'orientation interprétatifs qui orientent la valeur des termes du reste de l'énoncé. Ils confèrent ainsi une prévisibilité de plus en plus grande à la suite de l'énoncé et permettent des anticipations à la fois syntaxiques et sémantiques. Néanmoins cette prévisibilité n'est pas absolue, non seulement parce que, comme le montre le schéma, il y a différents chemins possibles dans l'épaisseur, qui permettent l'interférence des divers attracteurs de sens (voir les lapsus en production et les quiproquos en compréhension), mais parce que l'énoncé est traversé par divers mécanismes dont les effets ne sont pas linéaires.

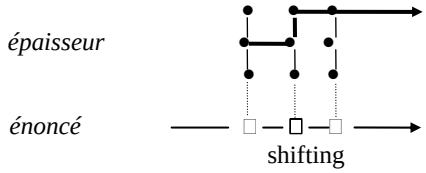
3.2. Facteurs de non linéarité

Si les unités à portée énonciative (comme par exemple la négation ou les adverbes modalisateurs) ont des effets de sens non linéaires car à elles seules elles modifient le sens de l'ensemble de l'énoncé (*il est venu vs il n'est pas venu*), le repérage de l'énoncé par rapport à la situation d'énonciation ou au contexte verbal produit lui aussi des effets de sens non linéaires: ainsi, c'est toute la valeur de l'expression *il a fait le pont* qui change, selon que l'on parle de vacances ou d'architecture. Le contexte fonctionne comme un *repère thématique* qui détermine à la fois la valeur des termes, celle des constructions syntaxiques et celle de l'ensemble de l'énoncé. Les repérages ont ainsi, eux aussi, une *portée* (en aval)*;* cette portée est *a priori* maximale (sur l'énoncé et même le texte qui suit) et ne sera bloquée que par l'explicitation d'un nouveau de repère. Les quiproquos viennent souvent d'un changement de repère non explicité. Le phénomène est connu pour l'anaphore, mais les repères en jeu ne sont pas uniquement syntaxiques. Ainsi, lorsque je demande au boucher le prix de son magret de canard et que je conclus " c'est trop cher ", il s'offusque parce que j'ai oublié de préciser que je prenais pour repère mon budget à ce moment et non, comme lui, le cours moyen de la viande.

L'interprétation de l'énoncé est aussi marquée par une *rétroaction* constante des nouveaux éléments sur ce qui précède. Celle-ci peut entraîner des restructurations syntaxiques qui bouleversent le sens de la construction antérieure, comme par exemple l'introduction de l'adjectif *douloureux* dans *un œil de perdrix douloureux* qui transforme le syntagme complétif *un œil de perdrix* (référant à l'œil d'un oiseau) en un mot-composé désignant un cor au pied. La portée de la rétroaction est certainement limitée à l'oral par la capacité de la mémoire immédiate, mais, à l'écrit, les auteurs de roman savent jouer subtilement des retournements de sens *a posteriori*: c'est ainsi l'apparition finale des frères Loiseau dans *Le secret de la Licorne* qui donne rétrospectivement son sens au geste du personnage qui, dans les premières pages du livre, désignait à Tintin, en mourant, un moineau. Le

jeu sur l'ambivalence du terme (nom commun ou nom propre), permis par l'épaisseur du langage, est d'autant plus savoureux que le décalage temporel de la rétroaction, permis par la séquentialité du texte, est grand.

La reconstruction d'un sens intenté est un principe tellement constant que si une expression est ininterprétable, l'interprétant va déployer diverses stratégies de réinterprétation extrêmement puissantes, dont le changement de repère est le principal mécanisme. Ainsi, lorsque Balzac décrit Eugénie Grandet comme *une riche et pauvre héritière*, le lecteur réinterprète les deux adjectifs, contradictoires, soit en déplaçant la contradiction dans le temps (elle est potentiellement riche en tant que future héritière mais actuellement pauvre), soit en donnant à *pauvre* une valeur subjective (" malheureuse ") et non objective (" qui n'est pas riche "), c'est-à-dire en déplaçant la valeur de l'adjectif sur le plan modal. Le lecteur a ainsi opéré un changement de repère qui fait passer le sens de l'adjectif d'un plan à un autre (" shifting "). Ce changement de repère permet au sens d'emprunter un autre chemin dans l'épaisseur.



L'articulation entre l'épaisseur et la séquentialité du langage permet également d'autres effets de sens non linéaires, amplement exploités par la rhétorique politicienne aussi bien que par la publicité. Il s'agit notamment de la " diffusion " et des " stratifications " dans l'épaisseur[22].

Dans l'énoncé suivant de Laurent Fabius, commentant perfidement le retour sur la scène politique de Lionel Jospin qui avait laissé entendre qu'il se retirait pour un temps, les termes " désert " et " sable " construisent une isotopie sémantique qui apparaît de manière saillante, et, par le terme *traversée*, l'énoncé est censé comparer des durées: " *En fait de traversée du désert, la traversée de Lionel Jospin a été celle d'un bac à sable. "*. Néanmoins, le terme *bac-à-sable* charrie avec lui l'univers référentiel des enfants: ces connotations intervenant dans l'épaisseur du terme diffusent à travers le reste de l'énoncé et sont rétroactivement associées à l'homme politique. C'est ici l'arrière-plan référentiel d'une unité qui diffuse sur le reste de l'énoncé.

L'épaisseur du langage permet également d'activer plusieurs sens d'un terme ou d'une expression à l'intérieur d'un seul énoncé, grâce aux divers repérages possibles, provoquant ainsi une stratification du sens. Les titres

[22] Voir Robert, 1997 et sous presse.

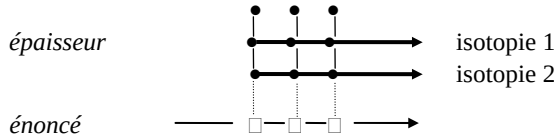
de journaux abondent en procédés de cette sorte. L'un d'eux titrait ainsi récemment, à propos d'un juge révoqué (1), parce qu'il était trop proche des prostituées (2), " *Un juge sur le trottoir* ", jouant ici sur les deux sens de l'expression permis par les deux repérages contextuels différents, (1) et (2). De même, ce joli titre à propos du numéro vert réservé aux SDF en quête d'un lit (1) et qui ne répond jamais (2), " *115, un numéro à coucher dehors* ", joue sur l'interprétation situationnelle (1) ou appréciative (2) de l'expression " à coucher dehors ". On remarquera que ces processus représentent une condensation, du point de vue de la production, et une stratification, du point de vue de l'interprétation.

L'épaisseur du langage permet également de construire plusieurs isotopies au sein d'un même énoncé et d'activer ainsi deux énoncés en un. Ce processus de stratification du sens est fréquemment utilisé dans la publicité[23] tout comme dans le jeu de mot. Le slogan publicitaire suivant, visant en fait une marque de jus d'orange, joue ainsi sur une double isotopie:

Huit briques en liquide, c'est toujours bon à prendre

Isotopie 1:	millions	——> argent
Isotopie 2:	packs	——> boisson

La seconde isotopie est la moins probable du fait de l'existence de l'expression " en liquide " pour référer à un mode de paiement, mais cette isotopie est activée par l'image qui sert de support à la publicité et l'association entre la notion de gain, véhiculée par l'interprétation première, et les briques de jus d'orange constitue précisément l'effet psychologique recherché. Deux chemins dans l'épaisseur ont été frayés qui interagissent:



Bon nombre de slogans publicitaires jouent à la fois sur ces effets de stratification et de diffusion, par le détournement de tournures familières. Celles-ci sont activées par le début de l'énoncé et détournées par l'intrusion d'un terme inattendu, comme dans la publicité suivante pour une formule de jeu de tiercé: *Avec Bilbo, prenez la vie du bon quinté.* Grâce aux relations de paronymie entre " quinté " et " côté ", l'introduction d'un seul terme (*quinté*) permet d'activer *deux* énoncés, celui qui est effectivement construit et la tournure familière (" prendre la vie du bon côté "), dont la fin était construite par anticipation et qui fonctionne alors comme arrière-plan

[23] Voir Grunig, 1990.

référentiel (“ fond ”). Les connotations associées à cette tournure en arrière-plan diffusent alors dans l'énoncé publicitaire, provoquant une stratification du sens et une interaction sémantique, non seulement entre lexèmes mais entre énoncés. Grâce à l'épaisseur du langage, l'introduction d'un seul terme dans l'énoncé a ainsi des effets de résonance non linéaires.

Conclusion

Dans le modèle proposé ici, la verbalisation apparaît comme un processus particulier de projection et de réduction de la pensée à la linéarité de l'énoncé. Cette réduction dimensionnelle est permise à la fois par la non linéarité des mécanismes énonciatifs et par l'articulation des unités de l'énoncé à l'épaisseur du langage, ce tissu complexe de représentations où se nouent des liens entre langage, pensée et expérience. Les mots sont de puissants déclencheurs de représentations et l'énoncé, le lieu de mises en relations nouvelles. C'est dans cette puissance évocatoire que réside la créativité du langage, bien plus que dans sa récursivité générative. Mais celle-ci a aussi une contrepartie du point de vue communicationnel.

La réduction nécessitée par la verbalisation fait également de la production et de l'interprétation deux processus dissymétriques de dissociation et d'intégration, permis par les mêmes mécanismes mais non réversibles. La stabilisation du sens de l'énoncé passe par une dynamique de construction et un ajustement interprétatif dont le résultat n'est jamais garanti. Le sens d'un énoncé peut échapper au locuteur; la compréhension apparaissant, pour reprendre l'aphorisme provocateur de Cioran dont Culioli a fait son étendard, comme un cas particulier du malentendu. C'est cependant pour les mêmes raisons que, par les effets en retour de l'énonciation sur la pensée, le langage est, pour le locuteur, un prodigieux outil de pensée dont la puissance peut le prendre par surprise.

Bibliographie

ARNAUD, Pierre, 1997, “ Les ratés de la dénomination individuelle: typologie des lapsus par substitution de mots ”, in: Claude BOISSON & Philippe THOIRON (sous la direction de) *Autour de la dénomination*, Presses Universitaires de Lyon (Travaux du C.R.T.T), Lyon, pp.307-332.

BENVENISTE, Emile, [1966] 1974, “ La forme et le sens dans le langage ”, *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris, pp.215-238.

CORBIN, Danièle & Martine TEMPLE, 1994, “ Le monde des mots et des sens construits: catégories sémantiques, catégories référentielles ”, *Cahiers de lexicologie*, 65: 2, pp.5-28.

CULIOLI, Antoine, 1990 (tome 1), 1999a (tome 2), 1999b (tome 3), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Ophrys, Paris / Gap.

FILLMORE, Charles, 1982, “ Frame Semantics ”, in Linguistic Society of Korea (ed), *Linguistics in the Morning Calm*, Hanshin, Seoul, pp.111-38.

FODOR, Jerry, 1975, *The Language of Thought*, Thomas Y. Cornell, New-York.

FUCHS, Catherine & Stéphane ROBERT (éds), 1997, *Diversité des langues et représentations cognitives*, Ophrys, Paris / Gap.

GREIMAS, Algirdas Julien. 1966, *Sémantique structurale*, Larousse, Paris.

GRUNIG, Blanche-Noëlle, 1990, *Les mots de la publicité*, Presses du CNRS, Paris.

JAKOBSON, Roman, [1964], 1973, “ De la relation entre signes visuels et auditifs ”, *Essais de linguistique générale 2*, Les Editions de Minuit, Paris, pp.104-112.

LAFONT, Robert, 1978, *Le travail et la langue*, Flammarion, Paris.

LANGACKER, Ronald W., 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, Standford University Press, Standford.

PACHOUD, Bernard, 1997, “ Schizophasie et dysfonctionnements cognitifs ”, in: Catherine FUCHS & Stéphane ROBERT (éds), pp.251-271.

PINKER, Steven, 1994, *The Language Instinct*, William Morrow and Company Press, New-York.

RASTIER, François, 1987, *Sémantique interprétative*, Presses Universitaires de France, Paris.

ROBERT, Stéphane, 1997, “ Variations des représentations linguistiques: des unités à l’énoncé ”, in: Catherine FUCHS & Stéphane ROBERT (éds), pp.25-39.

ROBERT, Stéphane, sous presse, “ Des mots dans tous les sens: facteurs de variation et mécanismes de stabilisation dans le langage ”, in: Françoise Létoublon (éd), *Les langages scientifiques*, Paris, Belin.

SLOBIN, Dan I, 1996, “ From "thought and language" to "thinking for speaking" ”, in : John J. GUMPERZ & Stephen C. LEVINSON (eds), *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 70-96.

TALMY, Leonard, 1978, “ Figure and Ground in Complex Sentences ”., in Joseph H. GREENBERG, Charles A. FERGUSON, Edith A.

MORAVCSIK (eds), *Universals of Human Languages*, vol.4. Standford University Press, pp.625-649.
VANDELOISE, Claude, 1986, *L'Espace en français*, Le Seuil, Paris.
VICTORRI, Bernard, 1997, " La polysémie: un artefact de la linguistique? ", *Revue de sémantique et pragmatique* 2/2, pp.41-62.
YAGUELLO, Marina, 1981, *Alice au pays du langage. Pour comprendre la linguistique*, Le Seuil, Paris.